

## Les sapins rôdeurs – conte inédit de Dazur Lavallée, FAVJ du 5 juin 1963

Il était une fois un petit sapin rouge qu'un bûcheron capricieux avait planté pour son plaisir devant sa demeure aux Piguet-Dessus. A voir son air modeste, l'arbre n'avait d'autres aspirations que grandir en paix. Hélas ! Son propriétaire, jamais satisfait de l'endroit du jeune épicéa, le déplaça non moins de sept fois. Malgré ces dérangements, le sapin crût à merveille et quand il fut parvenu à maturité, le vent, puis la bise, à qui mieux mieux, emportèrent ses graines loin à la ronde dans le Risoud.

Ce petit fait n'a l'air de rien. Pourtant, vous allez voir qu'il fut peut-être la cause d'une nouvelle calamité : les sapins rôdeurs, fléaux inattendus dont l'espèce semble être éteinte aujourd'hui, grâce à la vigilance et à l'intrépidité de nos lointains ancêtres.

Ces végétaux insolites, les « épicéas instabilis » de leur vrai nom, ne se distinguaient des sapins communs que par leur monstrueuse faculté de changer parfois de place au cours de leur existence. Sans doute, telle particularité ne pouvait provenir que d'un dérèglement, survenu autrefois dans la vie de l'espèce. C'est du moins ce qu'affirmaient certains Combiens, pour qui les sapins rôdeurs n'étaient autres que la maudite descendance du fameux sapin rouge des Piguet-Dessus, auquel son « protecteur », à force de remuages, avait fini par donner la bougeotte.

Comme qu'il en soit, voyons plutôt ce que la tradition a conservé des récits de ceux qui furent témoins des exploits extravagants de ces conifères.

Les sapins rôdeurs ne se déplaçaient qu'au printemps, toujours de nuit et en l'absence de tout souffle. Un charbonnier de la Combe eut la chance d'assister au démarrage de l'un d'eux et en fit cette description si objective.

- Je vis la cime de l'arbre amorcer un mouvement circulaire et tracer dans le ciel des cercles toujours plus grands. Par cette manœuvre, les racines se dégagèrent progressivement, puis, se servant mutuellement d'appui, finirent par se libérer tout à fait. Alors, mouvant ses racines comme une pieuvre ses tentacules, l'arbre endiablé avança lentement, aveuglément, irrésistiblement, renversant tout sur son passage dans un grand fracas de bois et de pierres. Je le suivis pendant une heure, le vis s'arrêter et se replanter comme il s'était déterré...

Tant qu'ils restaient dans la forêt, les sapins rôdeurs n'étaient redoutables qu'à cause de leurs dommages en bois cassés ou couchés, et aussi parce que passant d'un lot à l'autre, ils compliquaient singulièrement la tâche des gardes-forestiers chargés de faire le dénombrement des plantes. Mais c'était là des inconvénients mineurs, comparés aux massacres accomplis par ceux qui étaient partis des lisières, en direction des agglomérations humaines...

Un de ces géants du Risoud brisa mur et toit d'une ferme du Solliat et s'arrêta dans la cuisine pour s'y replanter dans la terre battue, non sans avoir, au préalable, enseveli un vieillard qu'on n'avait pu sauver à temps ! Un autre, au

Séchey, traversa une étable dans toute sa longueur et écrasa douze vaches sous ses puissantes racines. De semblables catastrophes se produisirent chaque année ; aucun hameau n'en fut épargné. Les gens qui avaient la fortune de ne pas se trouver, eux et leur maison, sur le parcours des sapins rôdeurs, avaient néanmoins la fâcheuse surprise de découvrir, un beau matin, au milieu de leur meilleur pré, un grand diable d'épicéa qui n'y était point la veille. Au cours des ans, il en tomba bon nombre du haut des rochers de la Côte et c'est un miracle que ni homme ni logis ne furent victimes de leur chute. On en trouva qui s'étaient embourbés dans les tourbières de Derrière-la-cote. Au petit jour, des pêcheurs des Bioux en virent entrer dans le lac où ils ne tardèrent pas à flotter ; leurs racines continuèrent à gesticuler inutilement pendant des heures.

Il va de soi que les Combiens d'alors ne se contentèrent pas de demeurer spectateurs des événements. Dès la fonte des neiges, on ne dormait plus que d'un œil. Lorsque, dans les étables, les vaches se mettaient à beugler, que les chevaux piaffaient ou que les chiens aboyaient, on ne savait que trop ce que cela signifiait. Un sapin rôdeur est en route ! Sans perdre une seconde, des hommes couraient monter la garde à la lisière des bois. Dès que le monstre nocturne était aperçu, ils sonnaient leurs cornes pour donner l'alarme.

Il n'y avait qu'un moyen de vaincre l'épicéa instabilis : sauter sur la base de ses racines et les lui couper à coup de hache pendant sa marche ! Seuls ceux qui s'essayèrent à ce tour de force héroïque eurent une juste idée des difficultés et du péril de l'opération. Ne fallait-il pas, avant tout, savoir brandir la hache d'une seule main, l'autre étant nécessaire pour se tenir au tronc de l'arbre ! En outre, il s'agissait de frapper juste à côté de ses propres pieds... Tout cela de nuit, sans faculté d'éclairer son ouvrage. Puis il importait de faire vite ! Privé de ses moyens de locomotion, le sapin mutilé perdait l'équilibre et tombait bêtement, pour ne plus rebouger. Des frères Meylan du Lieu excellèrent dans cette ingrate besogne dont ils devinrent de véritables spécialistes. Mais hélas, ils ne pouvaient être partout à la fois, de sorte que l'abattage des plantes en rodage causa beaucoup d'accidents : jambes broyées et corps laminés sous les racines mouvantes, coups de cognées sur les pieds, et parfois sur une tête, hommes écrasés dans la chute des arbres vaincus.

Une fois, au clair de lune, un chasseur du Brassus vit deux de ces colosses se rencontrer et se forcer mutuellement. Ah ! mes amis, quelle étreinte ! Les troncs vibraient, les branches fusaient, les racines s'entremêlaient, se tordaient et craquaient affreusement. L'air était tout embaumé par la résine et la dé. Piteusement ébranchés et pelés, ils tombèrent bientôt, mortellement blessés.

Longtemps, on ne songea guère à tirer parti du bois des sapins rôdeurs. Dans la croyance que ces végétaux dénaturés étaient ensorcelés, on avait brûlé les premiers sur place. Par la suite, on tenta d'en débiter pour le chauffage, mais il ne se trouva aucun amateur. A la stupéfaction des Combiens, un maître-ébéniste du dehors fit savoir qu'il était acheteur de tout « sapin voyageur ». Il devait, disait-il, en faire des meubles et des boiseries pour ses clients fortunés. Dès lors,

cette matière se vendit très cher, d'autant plus qu'au bout d'un quart de siècle, les rôdeurs se firent de plus en plus rares. C'est un luthier de Paris qui s'assura le tronc du dernier. Comme on sait, il en fit des violes de qualité supérieure, car le bois mort de l'épicéa instabilis, en dépit de son nom, s'avéra d'une stabilité parfaite.

Bien entendu, le produit de ces ventes ne parvint jamais à compenser les dégâts matériels pour ne parler que de ceux-ci. Aussi, la disparition des conifères homicides fut ressentie comme une grande délivrance. Après quelque trente printemps remplis de cauchemars résineux et sanglants, on put enfin respirer. Et l'on respira. Pourtant, quelques années plus tard, on soupira... Mais oui, aussi étrange que cela puisse paraître, certains en vinrent à regretter l'absence des rôdeurs toujours verts... On eut la nostalgie du risque, de la peur, du danger, auxquels, déjà, on s'était habitué et qui, bon gré mal gré, rompaient la monotonie de l'existence.

Dazur Lavallée